

La nacre surexploitée

La plongée à la nacre est pratiquée de façon intensive depuis le milieu du XIX^e siècle. Les excès de cette activité ont amené le dépeuplement de certains lagons.

La plongée

Au début de son exploitation, la nacre a pu faire l'objet d'une simple cueillette côtière. W. Reed, dans "Huîtres perlières en Polynésie", note même "que pendant la saison de plongée à Hikueru en 1919 et 1921, vieillards, femmes et enfants ramassaient jusqu'à 100 kg de nacre par jour sur les bords du lagon". Le phénomène était cependant exceptionnel.

En principe, la nacre nécessite des plongées en apnée, d'autant plus profondes que le lagon est exploité, donc s'appauvrit. L'homme peut ainsi être obligé, dans certains cas, de descendre jusqu'à 30, voire 40 mètres. Cette plongée à nu a été facilitée dès 1910 par l'emploi de lunettes montées sur bois ou sur cuivre, puis de masques en caoutchouc, de palmes et de tubas. Le travail reste toutefois très pénible et dangereux et la tentation a été grande d'utiliser des scaphandres, qui amélioreraient singulièrement les rendements. Remarquons que l'utilisation de ce genre de matériel a été, suivant les périodes, interdit, ou sévèrement réglementé.

La plongée à nu demeure par conséquent la forme la plus employée de pêche à la nacre. A. Intès nous donne une bonne description de cette activité telle qu'elle apparaît à la fin des années cinquante, dans son article "L'Huître nacrée et perlière en Polynésie française", publié dans la *Pêche maritime* : "La campagne de pêche... donnait autrefois lieu à des déplacements importants de population d'atoll en atoll. En effet, chaque plongeur était accompagné de sa famille et de son aide ; les commerçants, l'école, le dispensaire suivaient cette migration de plusieurs milliers de personnes. En 1959, la plongée a duré trois mois à Hikueru et la population est passée de 300 résidents à 1 300 individus... L'objectif essentiel de ces campagnes était la pêche de la nacre en tant que matière ; les huîtres étaient sacrifiées... les perles fines qui pouvaient être recueillies au cours du nettoyage constituaient une heureuse retombée de la pêche. ... La plongée traditionnelle s'est perpétuée jusque vers 1960 avec des moyens relativement sommaires. L'équipe de base était constituée du plongeur et de son aide, opérant à partir d'une pirogue à balancier, le plus souvent mue à la voile. Sur les lieux de travail, un panier était immergé, maintenu au-dessus du fond, et un lest muni d'une cordelette fixée au balancier était préparé. Le plongeur, simplement équipé d'une paire de lunettes le plus souvent montées sur cuivre, se mettait à l'eau et pratiquait une hyperventilation pulmonaire avant la descente. La plongée était accomplie à l'aide du lest maintenu par les pieds et la récolte se pratiquait au voisinage immédiat du point d'arrivée au fond. Les nacres, arrachées à leur substrat, étaient déposées dans le panier qui était remonté,

comme le lest, par l'aide resté dans la pirogue. Chaque pêcheur pouvait effectuer jusqu'à 50 plongées de 1 à 1 minute et demie en moyenne par jour. Ce rythme intense entraînait fréquemment des accidents neurologiques connus sous le nom de *taravara*".

De la production à la commercialisation

La plongée à la nacre a engendré de tout temps un commerce très actif, puisque la quasi-totalité de la production va à l'exportation. La nature essentiellement spéculative de ce secteur économique explique en grande partie l'irrégularité de ses exportations. En fait, entre 1910 et 1960, on peut dégager deux moments forts, mais en dents de scie, encadrant le grand marasme des années trente.

De 1919 à 1929, on enregistre ainsi deux années fastes (1919 et 1924) qui correspondent à l'euphorie de l'immédiat après-guerre et du retour à la prospérité. Par contre, entre 1930 et 1940, la nacre subit durement les contrechocs de la crise mondiale. En 1931, 2 500 tonnes de nacres restent invendues et les prix s'effondrent. Par contre, la guerre de 39-45, qui entraîne la chute de la production australienne et le relèvement des prix, provoque un redressement de la production et des exportations polynésiennes qui parviennent à se maintenir à un bon niveau jusqu'à la fin des années cinquante.

Les clients sont européens et américains. La France est le plus gros acheteur jusqu'en 1958, date à laquelle elle est dépassée par la R.F.A. En troisième position viennent les Etats-Unis.

Le débouché essentiel de la nacre est la



L'hôtel Tahiti, à l'angle de la rue Jeanne d'Arc (à gauche) et du front de mer, abrite un magasin de souvenirs où les touristes peuvent acheter des curios et, en particulier, des perles ; celles-ci, n'étant pas le produit de greffes, ne font pas encore l'objet de la vaste commercialisation que nous connaissons aujourd'hui.



Le travail de la nacre, tout comme la sculpture sur bois et la décoration des noix de cocos, est l'objet d'un artisanat actif produisant des articles vendus aux touristes. Si ces derniers ne sont encore que 705 à débarquer à Tahiti en 1955, ils seront par contre 12 000 en 1959, consacrant l'essor du commerce des curios.

boutonnerie. L'apparition, en 1957, de boutons synthétiques en polyester constitue donc une menace pour la production polynésienne, et l'on commence à parler de perliculture. Jusqu'alors, la découverte de perles était le fruit du hasard (une huître perlière sur plusieurs milliers), et leur commercialisation ne représentait guère que 2 à 3% de la valeur des nacrés. Certes, des expériences de perliculture avaient déjà été tentées depuis la fin du XIX^e siècle, mais elles avaient toutes échoué. En fait, l'aventure des perles ne commence réellement qu'en 1963.

Une réglementation souvent transgressée

Dès le XIX^e siècle, la plongée à la nacre a fait l'objet d'une surveillance étroite, de manière à

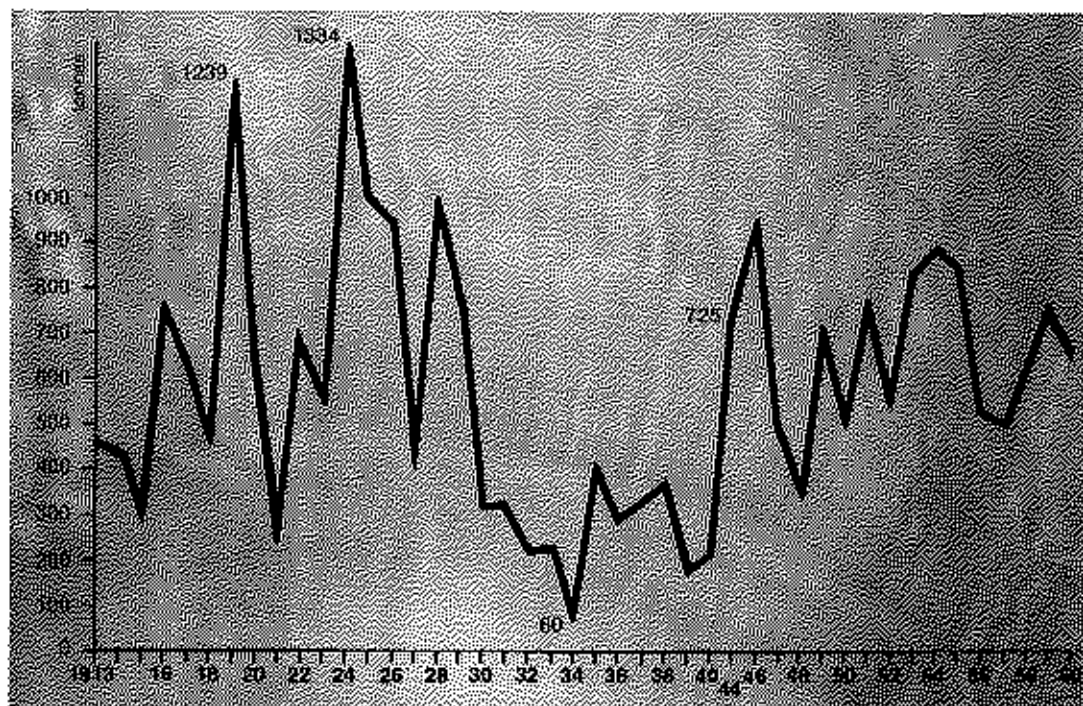
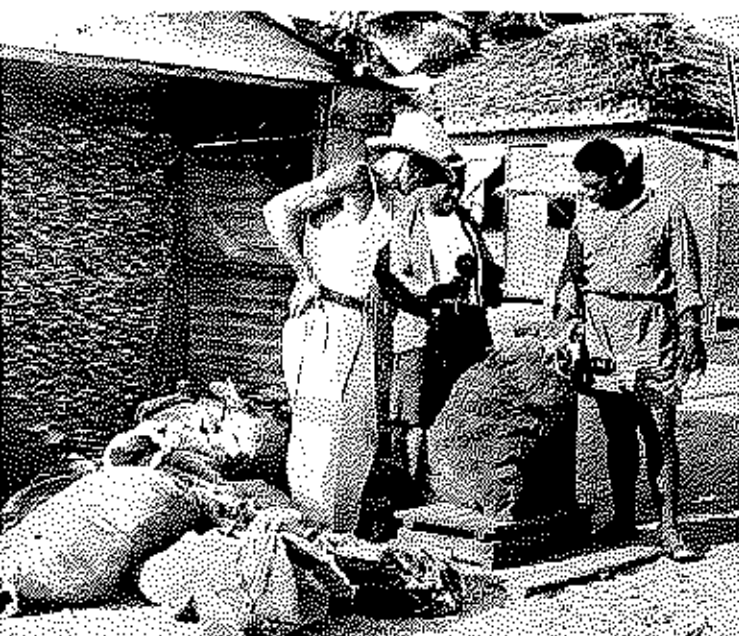
faciliter la perception des taxes. Un vieux décret daté du 21 janvier 1904, et amendé plusieurs fois depuis, s'est donné pour tâche d'assurer la sécurité des plongeurs et le contrôle de leur activité, afin, déjà, d'éviter les problèmes de surexploitation. Le 16 janvier 1959, ce décret fait place à une délibération de l'Assemblée territoriale qui actualise la réglementation de la plongée à nu et de la commercialisation des nacrés.

La plongée à nu est réservée aux citoyens français titulaires d'un carnet médical de plongée. Les plongeurs peuvent être indépendants ou travailler pour un entrepreneur de plongée. Le Conseil de Gouvernement, après avis d'une commission consultative, détermine les dates et durées de la plongée dans chaque lagon, ainsi que la constitution de zones de réserve. La pêche des nacrés inférieurs à 13 cm continue à être

interdite dans la plupart des lagons. Le souci majeur est d'assurer une exploitation prudente et rationnelle des richesses nacrées du Territoire.

La commercialisation de la récolte de nacrés subit, elle aussi, de profondes modifications. Elle est assurée, sur les lieux de plongée, par des commerçants patentés titulaires d'une carte professionnelle d'acheteur local de nacrés, et qui peuvent être des entrepreneurs de plongée, des armateurs ou des plongeurs indépendants regroupés en associations ou en coopératives. Tout chargement de nacrés doit être déclaré auprès de l'autorité administrative locale et fait l'objet d'une déclaration en douane, à Papeete.

Mais le contrôle s'avère difficile, et les règlements, souvent transgressés, n'ont pu empêcher le dépeuplement des lagons.



A gauche : Le pesage de la nacre. Entreposées dans des hangars, les nacrés sont ensuite mises dans des sacs avant d'être acheminées sur Papeete. Leur commerce fait l'objet d'un contrôle qui se resserre à partir de 1959.

Départ pour la plongée. Tirée par un ergin à moteur, la flottille de pirogues à balancier s'achemine vers les lieux de pêche.

Ci-contre : Les exportations de nacre de 1913 à 1960. (Source : J.O.P.F.). La nacre est le symbole même de la fragilité de l'économie de traite. De nature essentiellement spéculative, sa commercialisation est à la merci du marché mondial qui peut amener à l'accumulation de stocks invendus ou, au contraire, à une surexploitation des lagons, afin de faire face à la demande.